PREMIERE SERIE. — N° 2. MENSUEL L'EXEMPLAIRE: 30 FRANCS MARS 1952

CONTRE COURANT

NOUS SOMMES TROP

LE titre, que j'emprunte à M. Pierre Danínos (1), fait image. Il est assez plaisant de constater présentement que dans de sévères revues, dans les quotidiens les plus sérieux, sous la plume d'écrivains non suspects d'idées subversives, mais doués d'esprit positif, le grave problème démographique est enfin examiné avec une certaine angoisse devant l'afflux populatif de ces dernières années. On prévoit qu'au rythme actuel des naissances, 500.000 enfants par semaine naîtront dans le monde, ce qui mettrait la population du globe avant la fin du siècle à plus de trois milliards.

Autrefois, on citait des pays comme la Chine, le Japon, l'Inde, l'Italie, l'Allemagne comme étant d'inquiétantes pépinières humaines, étouffant dans leurs limites, manquant de l'essentiel et susceptibles de susciter de redoutables troubles à l'extérieur de leurs frontières. Aujourd'hui on peut dire que tous les pays se sont accordés pour entretenir dans leur propre sein une psychose surnataliste et favoriser de leur mieux, par des secours financiers onéreux, la multiplication sans mesure de leurs nationaux. Un tel processus devait aboutir à un débordement prolifique menaçant, dans le présent et dans le futur.

Déjà l'asphyxie se manifeste dans toutes les branches de l'économie sociale; les routes se barrent de plus en plus, les carrières sont envahies, les débouchés se resserrent étroitement. On procède partout à une minutieuse élimination, on hausse les difficultés d'accès, ce qui laisse sur le carreau plus de candidats qu'il n'y a d'élus. Les pays, jadis accueillants, deviennent vigilants et établissent de solides barrières à l'immigration pour ne pas aggraver les malaises dus au chômage et à la crise de l'habitation qui sévissent partout. Les jeunes commencent à sentir les pénibles effets de cet encombrement humain. Dans un proche avenir la situation sera purement catastrophique.

Et l'Etat insatiable, l'Etat-Providence, l'Etat-Banquier à qui chacun mendie allocation, pension, retraite, aide, place, fonction, secours de toute nature ne peut plus faire face aux dépenses et aux exigences des trop nombreux quémandeurs que sa néfaste politique a créés. L'argent qu'il draîne sans relâche n'y suffit pas. Les budgets enflent sans arrêt. Celui de la guerre, ruineux entre tous, atteint, dans tous les pays, des chiffres fabuleux car tout s'enchaîne : il faut bien prévoir les futurs massacres. La guerre, de tout temps, n'a-t-elle pas été l'*ultima ratio*, « l'exutoire par quoi se rétablit l'équilibre de la population chez les races saines et bien portantes », selon l'opinion du général Cherfils, bien placé pour s'y connaître.

Et M. Pierre Daninos de s'alarmer: « Le chiffre d'accroissement de 825.000.000 (2) d'âmes en 50 ans qui vient de nous être révélé prouve péremptoirement que la terre n'est plus à la mesure des gens qui l'habitent. Il serait pour le moins nécessaire de l'élargir un peu des « épôles » et de donner de l'ampleur à la ceinture équatoriale ».

L'humour, c'est très joli, mais ça n'a jamais suffit à résoudre les problèmes ardus. En attendant, les meneurs du grand jeu international dont nous sommes les infimes pions, continuent leur politique de l'autruche en matière démographique et nous précipitent tout droit vers l'inéluctable chaos.

Il n'est pas jusqu'à M. Thierry Maulnier (3) qui reprend une étude de M. André Siegfried concernant la marée montante de l'espèce qui fait que la population vient de doubler en cent ans et va doubler encore dans les cent ans à venir ». Avec de grandes restrictions sur le peuplement occidental par rapport au surpeuplement asiatique, M. Thierry Maulnier convient, malgré tout, que « le nombre des hommes sur la terre se réglera toujours d'une manière ou de l'autre sur la quantité de produits disponibles pour leur subsistance. D'une manière ou de l'autre. Il est évident qu'une manière peut valoir mieux que l'autre. Il est évident que le jour où la terre sera menacée de surpeuplement, une limitation raison-

nable des naissances sera préférable aux épidémies et aux famines régulatrices. »

Quel ménagement dans l'expression! Et qu'en termes pesés ces choses-là sont mises! Mais M. Thierry Maulnier oublie le régulateur guerre, à moins qu'il ne l'ait volontairement omis.

Après avoir envisagé la production et la consommation des aliments et des matières nécessaires à la vie des hommes, l'érosion et l'appauvrissement des terres surcultivées, les limites des réserves en charbon et en pétrole dans le monde, le rédacteur du *Figaro* précise: « Depuis l'aube de son histoire, l'humanité avait vécu, si l'on ose dire, du revenu de la nature: faune et flore. On peut avancer que le prodigieux changement du XIXe siècle a résulté de ce que l'homme occidental, pourvu des moyens de la science, a décidé soudain de ne plus se contenter du revenu et s'est mis à vivre sur le capital terrestre. Mais tout capital s'épuise lorsque l'on vit sur lui. Il faudra y penser. »

Oui, il faudra y penser. Y penser tout de suite car d'ores et déjà *la terre est menacée de surpeuplement.* Il ne s'agit plus de temporiser, il faut agir et non pas à la manière de ce médecin anglais vivant en Chine, à qui un savant américain proposait un moyen très économique de détruire les rats et de mettre fin ainsi aux épidémies de peste qui faisaient des hécatombes parmi la dense foule chinoise; il lui demandait, pour combattre le fléau, une somme relativement faible. L'ayant écouté, l'Anglais répondit: « Il y a en Chine tant de dizaine de millions de Chinois de trop! Laissez faire la peste. Vous n'aurez pas un sou! »

Le professeur Huxley qui a étudié en compagnie de beaucoup d'autres savants le problème démographique, conclut que « la question de population est la véritable énigme du sphinx. Auprès des ravages du terrible monstre surpopulation les autres questions s'effacent insignifiantes ». De tous côtés l'on perçoit le cri d'alarme poussé par Thomas-Robert Malthus, dans son *Essai sur le principe de population.* Ses prévisions sur la loi tendancielle de population pourtant si décriées, combattues et niées par des augures qui, bien entendu, n'avaient jamais lu la première ligne de ses écrits, étaient donc justes?

Dans un livre sans parti pris, extrêmement clair et largement documenté : *La Faim du Monde* (4), M. William Vogt étudie attentivement les problèmes se rattachant à l'existence humaine. Dans son avant-propos l'auteur prévient qu'il a fait de nombreuses recherches « dans l'espoir de mettre en lumière certaines relations de l'homme avec son milieu, qui ont puissamment influé sur bien des dilemmes et des incertitudes dans lesquels nous nous trouvons aujourd'hui. Ces relations exerceront forcément un effet gigantesque sur l'humanité de demain. Si nous les négligeons, il est à peu près certain qu'elles anéantiront notre civilisation. »

On ne peut analyser en quelques lignes un pareil livre. Il faut le lire pour en assimiler l'abondante argumentation. William Vogt a lu des centaines d'ouvrages dont il cite quelques extraits, notamment ces lignes de Cressey : « Aucune nation n'a le droit moral de laisser sa population dépasser la capacité nourricière de son territoire, à moins d'accepter un abaissement de son standard de vie. La pression de sa population seule n'autorise pas un pays à s'emparer de la terre de son voisin, surtout si ce voisin est également surpeuplé. Le monde est bondé maintenant, et la réglementation de son peuplement est devenue l'un des problèmes internationaux les plus essentiels. » L'auteur de *La Faim du Monde* a visité de nombreux pays. Il a examiné sur place, au Japon, en Chine — où l'on estime à cent millions le nombre de personnes mortes de faim au cours du siècle dernier, — en Grèce, en Amérique latine, aux Indes où, selon M. Munshi, ministre du Ravitaillement, « la situation actuelle est probablement une des plus critiques de l'histoire indienne moderne ». Et de toutes les études qu'il a faites au long de ses voyages et à travers ses lectures, William Vogt tire la conclusion suivante : « Toutes les mesures possibles de préservation resteront sans effet si les populations humaines s'accroissent indéfiniment. Il est évident que d'ici cinquante ans le monde ne sera pas en état de nourrir trois milliards d'individus de plus si ce n'est au régime des coolies; un sixième d'hectare ne peut décemment nourrir un homme, le vêtir et régulariser le cycle hydrologique. A mesure que le chiffre des populations augmente, les abus que l'on fait du sol, comme je l'ai montré, augmenteront aussi. »

Dans son dernier livre paru: *Trop d'enfants?* (5) Paul Reboux pose un grand nombre de questions auxquelles il répond d'ailleurs avec preuves solides à l'appui. Il s'élève contre cette frénésie populatrice qui règne dans tous les pays. Il fait ressortir combien le fameux « droit à la vie », qui fait le succès des démagogues de tous bords dans le but intéressé et peu louable de subjuguer l'esprit peu averti des foules, n'existe pas en fait.

Après le très important ouvrage de William Vogt, *Trop d'enfants?* pose le problème d'une façon lucide. C'est un livre instructif, opportun et courageux d'un observateur attentif qui se place au-dessus des dogmes mystiques, psychiques ou moraux, et en dehors de toutes les chapelles idéologiques et politiques pour se situer dans un climat réel, positif et scientifique. Il demande que soient supprimés les encouragements aux pullulations excessives qui font de tout nouveau-né un enfant de rapport. Il démontre l'injustice des lois d'exception qui ont été votées pour interdire la propagation des théories néo-malthusiennes et de leur complément : la divulgation des moyens préventifs.

Peut-on espérer que tous ces appels à la sagesse soient entendus, compris et sérieusement pris en considération?

Jeanne HUMBERT.

(1) *Figaro* du 10 juillet 1951. — (2) Le chiffre officiel est de 825.700.000. — (3) *Figaro* du 16 avril 1951. — (4) *La Faim du Monde*, par William Vogt. Traduction d'Isabelle Rollet. Hachette, Paris. — (5) *Trop d'enfants?*, par Paul Reboux. Editions Denoël, Paris.

APPRENEZ QUE...

SAT - AMIKARO, 67, avenue Gambetta, Paris (20e), vient d'éditer un calendrier de poche en esperanto. Pour ceux de nos lecteurs que la chose intéresse nous indiquons que l'on peut se le procurer à cette adresse contre quinze francs (joindre un timbre supplémentaire pour envoi par lettre).

TERRE ET LIBERTE. — Un specimen gratuit de ce périodique vous sera envoyé sur demande adressée à notre ami A. Daudé-Bancel, à Mesnil-Esnard (Seine-Inférieure).

PERMANENCE

A partir du samedi 5 avril, une permanence fonctionnera 11, rue de Sévigné, les mardis et jeudis de 15 heures à 18 heures et le samedi de 14 h. 30 à 19 heures.

SOIT DIT EN PASSANT

Non, non, ce ne sont ni des poètes, ni des romanciers, ni des artistes : ces posticheurs et ces faiseurs qui se contorsionnent à qui mieux mieux, faisant parade et grimaces en plein les galeries dans lesquelles la badauderie dégénérée fait chorus.

Ce sont tout juste des mercantis qui offrent leur satanée camelote aux chercheurs de moindre secousse et qui font pirouettes sur pirouettes à même les estrades et planchers de l'arrivisme complet afin de bien satisfaire leur appétit et soif de galette : ce qui nous vaut d'assister à la pratique frénétique du faux monnayage du Sentiment, de la Pensée et de tous les Arts.

Bien sûr, pas besoin de verres grossissants; c'est visible à l'œil nu : c'est ça, tout ça qui comble les chaires d'écoles, d'églises, d'universités, de sorbonnes et d'académies ; c'est encore et toujours ça qui fait fortune et donne dans la gloire en perpétuant un conformisme banal, mesquin, laid et de très mauvais aloi, en cumulant places, prébendes et honneurs : toute la sarabande qui constitue ce pauvre panthéon de l'envie et de l'ambition, devant servir à entretenir cette postérité qui a tout juste permis à l'Humanité entière de sans cesse piétiner en plein le marais boueux et fangeux de la crapulerie, sottise et bêtise.

Quand viendrez-vous et répondrez-vous présent..., ô vous, les fiers, intègres et intrépides voltigeurs de la vive et altière Aventure, afin que nous puissions calmer nos peines, nos angoisses et nos tourments avec l'aide de ce baume surprenant que vous seuls savez extraire de vos purs accents et agissements lyriques, joyeux, fécondants, dramatiques et pathétiques ?

Ce jour-là, ce serait Grande Fête au pays de la recherche et de l'inquiétude. Au lieu d'assister à ces pitreries guignolesques qui font si fort vacarme en remplissant à plein bord les caisses de tous les partis, les clans, boutiques et chapelles pullulant à satiété dans la Cité ; nous verrions alors poindre au firmament de l'espoir régénéré, ces trophées éblouissantes, merveilleuses et édifiantes, portées par les incomparables et infatigables pionniers de la croisade insurrectionnelle à jamais terminée.

Au lieu de s'en tenir à ce tout fait de confection généralisée, l'Esprit en vogue vers le sublime tiendrait évidemment à tailler lui-même avec persistance et précision ses impressions, transformations et actions, en vue de réunir ses profitables conquêtes pour composer un Flambeau qui éclairerait la Compréhension jusqu'au point de produire un Eclat contre lequel le factice, le faussé, l'ignoble et le monstrueux ne pourraient plus grand-chose,

Et, pour que cette Richesse soit ordonnée, tonifiante et rayonnante au possible, l'Intelligence prendrait comme principale collaboratrice, cette Sensibilité qui n'en finira certainement jamais d'apporter à la luminaison créatrice de quoi la bien entretenir jusqu'à l'usure des temps.

C'est alors que nous verrions apparaître sur la scène de l'universalité, cette force sans pareille provenant des éléments les plus puissants et les mieux réalisateurs du comportement logiquement et dignement *non conformiste.*

Aimé BAILLY.

CONTRE-COURANT 34, rue des Bergers Paris-15e

Téléphone: Ségur 09-68

ANIMATEURS: **Louis LOUVET** et **André MAILLE**

ABONNEMENT SIMPLE. — 260 francs. Extérieur: 350 francs (10 numéros plus 2 hors-série).

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE. — **Cinq cents** francs, envoi de dix numéros ordinaires plus deux numéros hors-série, augmentés de l'envoi de quatre numéros ordinaires et un hors-série à deux abonnés possibles (adresses fournies par l'abonné), puis d'une circulaire.

ABONNEMENT DE SOUTIEN. — **Mille francs,** comprenant l'envoi de dix numéros ordinaires, plus quatre numéros hors-série, la différence pécuniaire étant destinée à aider financièrement **Contre-courant** tant que la vente n'aura pas atteint le chiffre désirable.

ABONNEMENT A L'ESSAI. — **Cent francs.** Envoyer une ou plusieurs adresses complètes de sympathisants. **Accompagner d'autant de fois cent francs qu'il y a de noms communiqués.** Expédition sera faite de **trois numéros** ordinaires et **d'un** numéro hors-série, puis d'une circulaire.

TOUT ENVOI DE FONDS doit être fait nominalement à **Louis Louvet,** 34, rue des Bergers, Paris-15e. Compte chèque postal: 880-87 Paris, même adresse.

Notre correspondance...

A propos d'honneur

Je lis dans le premier numéro de *Contre-courant* que M. Raymond de la Pradelle a réclamé, au cours d'une intervention oratoire, le droit à l'objection de conscience au nom de *l'honneur* militaire. Cela me paraît un peu paradoxal tout de même. Et, puisqu'il est question d'honneur, que l'auteur de cette déclaration veuille bien prendre connaissance du petit articulet suivant paru il y a quelques jours dans un organe vespéral de droite : « Nous apprenons qu'au cours des récentes grandes manœuvres de concentration militaire en Hautes-Alpes, un obus explosant est tombé sur une ferme près de Briançon, occasionnant un commencement d'incendie, heureusement vite circonscrit par les secours immédiats du personnel, mais qui eût pu avoir les plus graves conséquences. »

Ce fait divers se passe de commentaires. Cependant moi qui, en ma pauvre naïveté, croyais que ces stupides exercices se passaient à blanc, je m'aperçois de la caducité de ma croyance. Aux prochaines manœuvres, — cela se passe à proximité d'une cité industrielle, — quels seront les résultats ? D'après enquête, ces messieurs ont droit à 7 % d'obus réels.

Là, alors, je pense que l'honneur militaire sera un tantinet en jeu. Qu'en dites-vous, amis lecteurs ? Qu'on se le dise quand même, ne serait-ce qu'au simple point de vue sécurité.

Eugène GRANGUILLOTTE.

Lettre du Paraguay

Me voici rendu à Asuncion après une traversée de vingt-quatre jours par mer heureusement calme. J'ai passé quelques heures à Rio-de-Janeiro, rade superbe, unique au monde par sa féerie de lumière. La ville est bien, mais sale comme toutes les villes sud-américaines où les contrastes frappent, où voisinent gratte-ciel splendides et taudis infects à Buenos-Aires par exemple.

A Asuncion le moderne cotoie le primitif. Vous y voyez des vaches, des ânes circuler librement dans les rues, brouter l'herbe entre les pavés — car les rues sont pavées avec de gros grisons ce qui rend la circulation à bicyclette très pénible — sans que personne s'en offusque.

Les moyens de transport datent de Jésus-Christ et pourtant les voitures sont toujours combles car les Sud-Américains, tout comme les Parisiens, n'aiment pas marcher à pied. Cette capitale possède la lumière électrique mais pas d'égoûts et les gens y font leur popote sur les trottoirs.

Je pourrai d'ici peu donner sur les mœurs des indigènes un long propos car je pars incessamment dans la brousse. Amicalement aux amis.

Marius PARSONNEAU.

A COMPTES COMPTES ET DEMI

Contre-courant file rapidement par bon vent arrière. C'est indéniable, et la première des choses à faire est de remercier les nombreux amis qui nous ont envoyé des mots flatteurs. Du 20 décembre au 29 février 150.459 francs sont parvenus au journal. C'est un bon début. Un essai qu'il faut transformer diraient les footballeurs.

Premiers ennuis

Cela allait trop bien. Nous nous étions payé une couverture. Tout comme les revues de luxe. Parce que nous avions trouvé du papier à un prix raisonnable. L'imprimeur rabaissa nos prétentions: pour la couverture par sa facture, pour le papier par sa mauvaise humeur. Nous avons dû changer d'imprimeur et supprimer la couverture provisoirement. Mais grâce à certains artifices techniques le texte reste aussi copieux.

Maintenant tous à l'œuvre

Nous avons remercié pour les compliments. A présent nous attendons la collaboration de chacun d'entre vous car chaque mois il y a une facture à régler. Donc, que ceux qui trouveront sur leur bande d'envoi: Abonnement terminé, se mettent en règle. C'est qu'ils auront négligé depuis longtemps d'adresser leur quote-part. Que ceux qui nous ont promis de faire des abonnés s'exécutent. Il nous en faut deux mille rapidement. Une dizaine de nos amis placent dans leur entourage qui 2, qui 3, qui 5 et même 10 exemplaires. Voilà un mouvement qui peut prendre de l'ampleur. Un exemplaire placé ainsi équivaut presque à un abonné. Pensez-y; la plupart d'entre vous fréquentent des gens qui pensent comme eux et 30 francs ce n'est pas la mer à boire pour beaucoup. Enfin nous vous faisons confiance, faites pour le mieux. L'essentiel est de regrouper rapidement autour de *Contre-courant* les anciens de C. Q. F. D., des *Nouvelles Pacifistes* auxquels s'adjoindront des nouveaux qui combleront les vides s'il y en a. A l'œuvre amis!

Première liste des abonnés de soutien

1. André Maille (Seine); 2. Fernande Vaugeois (Paris); 3. Louis Louvet (Paris); 4. Papillon (Paris); 5. Mme Painganeau (Paris); 6. Gir (Paris); 7. Pinto-Bonnichon (Paris); 8. Villemain (Seine); 9. Fogel (Seine); 10. Millot (Seine).

11. Rondeau (Paris); 12. Mme Davy (Seine); 13. Charbonneau (Paris); 14. Séquier (Paris); 15. Thomassin (Seine); 16. Bouyé (Paris); 17 et 18, Béraud (Bouches-du-Rhône); 19. Long (Hautes-Alpes); 20. Delenne (Loire).

21. Descamps (Seine); 22. Laillier (Seine); 23. Fonteneau (Paris); 24 à 30. Morel Léon (Seine).

31. Ballet (S.-et-O.); 32. Dremière (Paris); 33. Bourta (Paris); 34. Berthet (Savoie); 35. Delorme (Lot-et-Garonne); 36. Riou (Allier); 37. Carteau (Seine); 38. Audry (Loire-Inférieure); 39. Grandsire (Sarthe); 40. Hauël (Somme).

Renseignez-vous

si vous le pouvez, au sujet d'exemplaires qui nous reviennent avec la mention parti sans adresse: Vielfaure (St-Loup-Marseille), Bibès P. (Alfortville), Husson R. (Hirson).

Dans le prochain numéro, à la même rubrique, suite des abonnements de soutien, première liste de souscription et premier bilan (dépenses et recettes).

Ce qu'il faut dire

PROBLEMES AFRICAINS

Le docteur Hellas nous avait donné un article sur l'Afrique tragique. Nous avons cru devoir, avec son agrément, y substituer ce témoignage d'un abonné africain, qui vit là-bas, sur place, préférant encore le document vécu à l'article le mieux fait.

Témoignage algérien

DOUZE ans se sont écoulés depuis que les événements d'Espagne m'ont obligé à quitter le pays où je résidais depuis 1915 comme objecteur de conscience. Depuis j'ai appris à connaître, très bien, les Algériens de toutes races, de toutes confessions et de toutes conditions sociales. Me recommandant de cette connaissance je puis affirmer qu'il est très difficile de se faire un jugement certain concernant les autochtones si l'on réside dans des contrées lointaines.

Mon métier de photographe ambulant, véritable et vaste école de psychologie et d'étude de la nature humaine et des réactions des diverses races m'a permis de mieux comprendre les remous, les luttes sanglantes, les agressions, les viols, les vols, les crimes qui se commettent chaque jour. Entendez bien journellement.

Antiracistes, humanistes, nous voudrions voir en tous les hommes des frères s'aimant les uns les autres ou tout au moins se tolérant, se respectant sans distinction de credo ou de couleur de peau. Et pourtant nous ne pouvons presque pas ouvrir la bouche sous peine d'en être les victimes propices.

⁂

J'avais vécu, avant de résider en Algérie, cinq ans en Afrique du Nord espagnole en contact continuel avec les Rifains, les Berbères, pendant la guerre du Rif, durant laquelle, souvent, les « pacums » nous sifflèrent aux oreilles. J'étais alors reporter graphique. Les autorités espagnoles employant la méthode dure mais prévoyante à la fois, traitent les indigènes en inférieurs. Je dois dire qu'ils obtenaient des résultats beaucoup plus efficaces et avantageux pour tous car donner les libertés à ceux qui considèrent cela comme de la faiblesse mène au désastre. Obéissant à leur propre nature violente, incapable de raisonner, de comprendre le droit et la justice, même rudimentaires, ils vous écraseront!

Oui, les Espagnols comprennent mieux la nature de leurs autochtones. Lorsqu'à Ceuta tonnait le coup de canon annonçant la fin du jour plus un indigène dans les murs de la ville, mais au coup de canon du matin c'était l'éveil de la fourmilière humaine chacun déambulant, vaquant à ses affaires. Les petits ânes se succédaient chargés de toutes sortes de marchandises : charbon de bois, bois, œufs, lapins, volailles, céréales, dattes, etc., puis s'en retournaient avec les articles d'utilité pour les besoins des douars.

Ce sont ces braves petits commerçants, à l'allure inoffensive, qui un jour tuèrent les six gendarmes de Riconde-Médik et attaquèrent le train de voyageurs entre Tétouan et Ceuta. Les assaillants capturés par les troupes montées venues à notre secours — j'étais dans le train, à plat ventre, afin d'éviter autant que possible les balles qui sifflaient — quelle ne fut pas ma surprise en photographiant les prisonniers de me retrouver face à face avec mes fournisseurs de Ceuta.

⁂

Ici, en Algérie, c'est tout à fait différent. Les lois tendent à favoriser l'indigène de la ville au détriment des travailleurs des champs et des classes pauvres. Les indigènes, de plus en plus, vivent sur un pied d'égalité avec l'Européen. Surtout depuis que les Américains, occupants de l'Algérie durant la guerre, apportèrent leurs dollars et les marchandises qui ravitaillèrent et alimentèrent le marché noir, en échange des jeunes pucelles de toutes races et en particulier des petites indigènes de 12 à 15 ans qu'on leur vendait, ou louait, au prix fort... bien entendu! Les coups de matraque surprenaient souvent les amoureux et justifiaient leur détroussement. Ce fut la source d'où jaillirent les fortunes qui permirent à nombre d'indigènes d'acquérir commerce et maison en ville.

C'est bien triste, pour un anarchiste, de trouver motif à justifier *l'autorité* et cependant l'encrassement des traditions religieuses, les coutumes barbares — toujours d'actualité — d'individus incapables d'évoluer sans les coups de fouet du maître font que la situation deviendrait impossible si tout était laissé à l'initiative indigène. Les richesses seraient détruites en très peu de temps et ces Arabes d'Algérie se batraient comme des chiens ! Puis, ensuite, surgirait inévitablement la dictature la plus monstrueuse des temps modernes. Lorsque l'on nous parle de revendications, d'agitation en faveur de l'autonomie algérienne, de liberté ou d'indépendance ce sont des usurpateurs cachés qui mènent le jeu et tirent les ficelles se servant de ces pauvres bougres. Même les intellectuels sont des arrivistes. Sous le couvert du droit ils cherchent à satisfaire leurs ambitions.

Tous les mouvements qui consacrent leur temps à agiter le Maroc, la Tunisie, l'Algérie sont des mouvements politiques alimentés par le parti communiste qui espère faire bonne pêche en eau trouble... Si un jour il arrivait au pouvoir tout rentrerait dans l'ordre habituel des choses : esclavage des indigènes, soumis à nouveau à une habitude séculaire, insolence des ambitieux hissés au pouvoir.

⁂

Voilà ce que je dirais aux indigènes intellectuels si j'en avais la liberté sans qu'ils me matraquent: « Que vos femmes soient traitées comme des êtres humains, qu'elles puissent sortir sans se voiler le visage, qu'elles aillent librement au théâtre ou ailleurs — actuellement il y a des séances pour les femmes seules ou les hommes seuls, jamais ensemble, — qu'elles ne soient plus achetées comme une vile marchandise, qu'en matière d'amour elles ne soient plus répudiées si elles ne peuvent présenter l'hymen sanglant de la défloration devant témoins. Que l'homme qui fume, boit ou mange, ou flirte pendant le carême ne soit plus lapidé par la foule de ses concitoyens comme un criminel. Etc...

Tout cela semble peu de chose. Pourtant ce serait là une grande révolution musulmane et ce sont justement les intellectuels qui tiennent le plus à ce que les traditions religieuses soient respectées dans leur intégralité. Témoin ce député de l'Algérie qui apporta à l'Assemblée Nationale le Coran pour y lire un verset et affirmer que les élections devaient être retardées jusqu'à la fin du carême — le ramadan dure un mois — parce que les musulmans ne pouvaient pas voter durant ce laps de temps et se chamailler à loisir.

Tout ce que je viens de dire de l'Arabe peut s'appliquer au Juif algérien sur le plan des préjugés traditionnels de leur religion. Au point de vue moral le Juif, malgré ses gros défauts, est fort capable d'évoluer. Il aime étudier, raisonner. Il aime la justice, le droit, quoique son bagage intellectuel lui serve surtout à pratiquer le commerce, centre de sa vie. L'israélite, ici, en principe, ne travaille pas manuellement. (A mon point de vue il a raison et si le bourgeois attendait de moi son charbon pour se chauffer ce que je pense il crèverait certainement de froid.)

Quant aux autres Algériens, d'origine étrangère ou étrangers: Grecs, Espagnols, Français ils ont aussi leur part de préjugés religieux et tout comme pour les autochtones les dogmes de toutes religions trouvent en ce pays des pratiquants indécrottables.

Cultes des morts, de la patrie, du nationalisme, de la violence, de l'ignorance, du racisme, que sais-je encore! sont sacrés et solides. Les Espagnols, réfugiés politiques : républicains, socialistes, syndicalistes, libertaires forment une petite minorité sympathique qui, sans bruit, poursuit le développement des idées en attendant de réintégrer leur pays dans la dignité. Les Français, colons, propriétaires, fonctionnaires sont en général patriotes, nationalistes, voire chauvins.

Sans doute cette situation lamentable provient-elle des origines de la conquête de l'Algérie faite par des aventuriers, détrousseurs, corsaires, soldats, résidus de toutes les nations qui, aujourd'hui, est la cause de cette mentalité dépravée.

Les écoles manquent, dit-on, en Algérie. Plutôt leur fréquentation par les enfants. Et ce qui manque davantage ce sont les cerveaux capables d'apprendre et d'évoluer. Ceci ne s'improvise pas facilement. Il est plus facile de faire des robots en série!

PACEMULO.

DE LA HIÉRARCHIE

I. — *LE COMMANDEMENT SACRE*

Les sursauts naturels de l'homme contre l'oppression ne date pas des siècles derniers. Il y a bientôt 3.000 ans, le peuple Libyphéniciens attaché à la culture de la terre, se révolta parce qu'il maudissait le pouvoir de ses maîtres. Ces derniers formant une armée de mercenaires faisaient peser un joug rigoureux sur les paysans qui bien souvent mouraient par centaines parce que les maîtres venaient leur voler la maigre part de pitance qui leur était réservée. Mais à cette époque, comme maintenant, la révolte des travailleurs n'amena pas leur libération. Agathocle, Régulus ou Scipion l'Africain profitèrent des occasions et s'imposèrent à leur tour apportant aux peuples le poids d'autorités nouvelles.

Nous ne voulons pas analyser les divers stades de l'oppression de l'homme sur l'homme. Tout le monde connaît, plus où moins l'autorité du seigneur sur le serf, du curé sur le paysan, du patron sur le compagnon. A chaque époque, lorsque le travailleur opprimé se révoltait on trouvait toujours un moyen de faire croire à une capitulation du système autoritaire pour imposer, sous une autre étiquette, un nouveau maître.

Depuis un peu plus d'un siècle. Depuis que les premiers travailleurs se sont groupés dans des associations et par la suite des syndicats, les puissants du monde se voyant dans une sale posture eurent une invention diabolique, qui réussit malheureusement, avec l'aide volontaire d'une classe ouvrière encore tout assoiffée d'un esprit d'autoritarisme que nos marxistes développèrent avec frénésie.

Ainsi c'en était fait, les travailleurs allaient volontairement servir de tremplin pour que le capital et la bourgeoisie se sortent de l'ornière où les premiers révolutionnaires les avaient entraînés. Par la création des grandes usines et des grandes administrations la hiérarchie auxiliaire fidèle du capital, de l'oppression et du crime se constitua.

Tout cet ordre et cette subordination du manœuvre au manœuvre spécialisé, du manœuvre spécialisé à l'aide-ouvrier, de l'aide à l'ouvier, de l'ouvrier au sous-chef, du sous-chef au chef, etc., pour arriver finalement au directeur, au président du Conseil d'administration et au Ministre.

On avait ainsi créé la *hiérarchie!* avec l'emploi intégral des termes issus du grec *Hiéros: Sacré*, et *Arché: Commandement*. L'ouvrier, l'employé, le travailleur de toute catégorie est donc entraîné dans une infernale subordination à ce *commandement sacré*.

Et en employant cette méthode, et ce terme maudit de: Hiérarchie, on trouva l'excellent moyen de se servir d'hommes du peuple pour opprimer d'autres hommes du peuple au nom de la formule hiérarchique. Les maîtres du monde n'ayant rien abdiqué de leur sadisme font ainsi peser leur joug par personne interposée. Le plus triste et les plus à plaindre sont ces travailleurs qui se font les pourvoyeurs de la chair de leurs frères, parce qu'on leur a fait entrevoir la possibilité — bien relative d'ailleurs — d'arriver au point culminant du *commandement sacré*.

Ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui veulent conquérir une parcelle, si petite soit-elle, de l'autorité. Autorité dit le *Larousse*: « droit d'obliger à faire ou à ne pas faire, c'est-à-dire avoir le droit de disposer ou d'exiger quelque chose d'une autre personne ». En termes clairs nous appelons cela à la fois du CRIME, du VICE et de la LACHETE.

En effet la hiérarchie c'est tout cela en même temps, et il faut qu'un homme soit tombé bien au-dessous des bêtes pour accepter le droit d'autorité et surtout de se servir de ce droit. Malheureusement beaucoup en sont là, beaucoup n'ont même plus droit au qualificatif d'humain ou simplement d'être vivant.

Cependant certains nous présentent en argument la hiérarchie des valeurs. Cette hiérarchie des valeurs ne justifie pas l'autorité qu'on a fait découler du système hiérarchique tout court. Il reste à prouver au nom de quelle thèse, de quelle formule, de quelle logique une classification de la valeur des hommes peut se faire. Ce n'est pas à moi de le faire, au contraire, j'affirme que toute hiérarchie et encore plus la hiérarchie des valeurs est une immense duperie. La hiérarchie des valeurs est inhumaine et illogique. C'est un argument de malins et de profiteurs.

Je dirai pourquoi dans le prochain *Contre-courant*.

Raymond BEAULATON.

CHARLES D'AVRAY

et sa compagnie donneront un gala au profit de « L'Unique » dimanche 30 mars, à 20 h. 30, Salle de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain (métro: St-Germain). Nous y invitons nos amis.

L'Indignité de la Presse

La lecture de la grande presse suscite présentement quelques observations qui ne militent pas en sa faveur. Devant l'absence du respect de la volonté populaire, ne sommes-nous pas en droit de nous demander si nous sommes vraiment en démocratie ? Celle-ci exige, en effet, une *information* où la précision doit s'allier à la logique pour atteindre le but poursuivi : l'édification clairvoyante du public.

Or, que voyons-nous, au contraire ? L'alignement de la presse actuelle, qui se trouve plus préoccupée de questions partisanes que de saine objectivité, oblige le chercheur à compulser toute une série de revues ; le grand nombre de ces dernières laisse fatalement échapper au plus perspicace, les éléments qui lui permettraient d'établir une synthèse solide.

La peur de la vérité a conduit progressivement les quotidiens à contracter la funeste habitude de ne livrer à leur clientèle que la partie entrant dans la ligne de conduite que s'est attribuée chaque direction de journal ; les éléments indispensables à la formation d'une opinion réfléchie sont soigneusement laissés dans l'ombre.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail des citations tronquées ; les mutilations et les déformations de textes sont d'une pratique courante ; les affirmations d'un jour démenties brutalement par les faits, concourent à un désintéressement complet de la masse des lecteurs déçus par le manque de probité intellectuelle de la plupart de nos journalistes d'occasion.

Le but poursuivi par nos augures n'est-il pas de compléter la léthargie réalisée sur le plan syndical, par celle de toute la population, en pratiquant une sophistication permanente des informations qu'ils laissent imprimer ?

La démission de l'intelligence que nous constatons est-elle définitive ? Ou, au contraire, en dépit de l'absence de civisme et de la paresse d'esprit coutumières à tant de nos contemporains, n'allons-nous pas assister au sursaut d'une opinion trop longtemps contenue ?

Rien que sur la question du réarmement allemand, si contraire à la volonté du peuple d'outre-Rhin, désiré par les financiers et sidérurgistes américains qui ont oublié les leçons de Pearl Harbour résultant de leur pusillanimité envers le Japon, les tergiversations sont nombreuses. Des déclarations de Louis Johnson, Secrétaire à la Défense des Etats-Unis, à Guderian, ce généralissime d'Hitler qui se trouve être le futur chef de la nouvelle Wehrmacht, en passant par Robert Schuman qui défend si ardemment la féodalité des maîtres de forges du bassin sarrois-lorrain, les plus grandes contradictions mettent à l'épreuve la mémoire des lecteurs.

Mais là n'est pas encore la partie la plus grave de la question. Les mensonges cyniques, colportés à la fois par la presse, le cinéma et la radio, que dément la pertinence des faits, ne sont pas de nature à rehausser la faible estime dans laquelle sont tenus les directeurs de conscience populaire.

La lenteur des pourparlers d'armistice en Corée est suffisamment édifiante ; de même, le soutien accordé à Chang Kaï Chek, à Syngman Rhee et à Bao-Daï provoque l'étonnement. L'élémentaire sagesse est soumise à une rude épreuve ; mais la confiance en la vérité et en la liberté demeure tenace.

Certes de quelque atteinte au prestige et à la fermeté pourrait résulter un radical changement de l'attitude de la presse ; mais l'usage périmé des grands mots d'un patriotisme de façade et par surcroît suranné, ne révèle que plus profondément la médiocrité dans laquelle nous nous débattons depuis quelque trente ans.

Et dire que Balzac a écrit : « Si la presse n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

André MAILLE.

DES CANONS

ON fit grand bruit jadis, de la déclaration du chef des forces aériennes nazies, au sujet d'une affirmation selon laquelle *les canons passent avant le beurre*. Traduit dans la réalité, cet aphorisme ne signifiait rien moins qu'il faut savoir se priver de nourriture, plus ou moins superflue, pour pouvoir se payer les armements jugés nécessaires et indispensables pour la défense de la patrie.

Pour beaucoup, cette déclaration était considérée comme l'expression typique de la mentalité des régimes national-socialiste ou fasciste. L'on se plaisait, assez naïvement d'ailleurs, d'y opposer une boutade du ministre des Affaires Etrangères de Grande-Bretagne, Anthony Eden, qui, lui, affirmait que, pour l'Angleterre, le beurre avait priorité sur les canons. Cette boutade tout comme l'affirmation précitée valent ce qu'elles valent, mais il était bien prétentieux, chez Eden, de marquer la différence qu'il pouvait y avoir entre le fascisme ou le nazisme et la démocratie des Etats capitalistes.

Elle fut vite avancée cependant par tous ceux qui se contentent de n'entrevoir que le côté superficiel des choses, essaient peut-être de se cacher la réalité, ou bien aiment de se gargariser de mots creux, ce qui les aident à mieux vivre sans doute.

Différence entre les régimes fasciste ou démocratique ? C'est vite dit.

Si nous trouvions l'affirmation déplacée dès l'avant-guerre, c'est que nous constations que cette illusion, entretenue à grand renfort de publicité auprès des masses, permettait de mieux cacher les préparatifs de guerre dans tous les pays.

Pour nous, cette différence de slogans Gœring-Eden n'était en fait que deux façons d'exprimer l'état d'esprit des gouvernements fascistes et démocratiques qui, par bien des points, se ressemblaient dans une répression identique envers les hommes libres. Différence de paroles peut-être, mais non d'actes ; c'était là tout le drame de l'entre-deux-guerres qui semblait opposer les divers systèmes gouvernementaux.

Plutôt du beurre que des canons, disaient les représentants des pays qui se réclamaient de la démocratie, mais les profits de la production ne cessaient de croître sans contrepartie pour les travailleurs. Il fallait laisser subsister le système d'exploitation capitaliste, maintenir l'équilibre des forces, conserver les colonies, tandis que des milliers d'individus vivaient sous-alimentés et dans le dénuement complet.

Dans une conférence sur la défense des Indes néerlandaises, le capitaine de frégate hollandais Furster n'hésitait pas de dire, parlant de l'adaptation à l'atmosphère de politique de force qui sévissait en Extrême-Orient : « Cela signifie que, nous aussi, nous devons adopter la devise : « Safety first ! » D'abord la certitude de possibilité d'existence pour la jeune génération de Néerlandais et des garanties pour l'unité de l'empire grâce à des forces suffisantes entre les mains du gouvernement hollandais pacifique. Ensuite, enseignement aussi étendu, aussi général que possible, d'autres mesures sociales (assèchement du Zuidersee, etc.). »

Nous n'invoquerons plus les budgets de cette époque. Ils étaient déjà élevés. Aujourd'hui, ils sont dépassés astronomiquement.

Des canons, puis du beurre, du beurre avant les canons, revendications qui se confondent, puisque toutes deux sont entachées des besoins de guerre et de destruction.

On a fait la guerre pour satisfaire aux exigences de ces deux idéologies qui prétendaient régenter la conduite du monde. Des blocs se formèrent. Les uns prirent le parti de défendre ce qu'ils appelaient la démocratie ; les autres s'engagèrent à lutter pour instaurer leur régime totalitaire. En réalité, le beurre fut remisé à l'arrière, loin des préoccupations du jour. Et l'on assista à une course aux armements. Ce fut la compétition à qui posséderait le plus de canons ; les plus gros, les plus puissants, les plus destructeurs de vies humaines. Ainsi va le monde.

L'on s'en donna à qui veux-tu. Pendant plus de cinq ans on accumula des ruines pour finalement aboutir à cette impasse curieuse dans laquelle nous vivotons depuis la libération, l'attente d'une troisième guerre.

Le plus curieux dans tout cela, c'est de constater que les démocraties s'inspirent chaque jour davantage de l'esprit des Etats fascistes pour se maintenir au pouvoir, tandis que lesdits Etats essaient de copier l'esprit démocratique pour retrouver un pouvoir qui leur avait échappé dans la déroute qui suivit la guerre. Nous assistons donc à un véritable phénomène d'osmose. Le malheur, c'est que, pour atteindre ce piètre résultat, il a fallu sacrifier des millions de vies humaines, des milliards ont été dilapidés et des ruines sans nombre témoignent de la destruction bestiale organisée par « les fauteurs de guerre ».

Il est difficile d'avoir une haute idée de l'intelligence de l'homme lorsqu'on constate la stupidité

OU DU BEURRE ?

dans laquelle le monde se débat, pis encore, lorsqu'on s'aperçoit que faisant fi d'expériences vécues, il s'ingénie à commettre les mêmes erreurs.

En avril 1951, on pouvait lire dans la presse que le gouvernement travailliste demandait aux Anglais d'abaisser encore leur standard de vie qui, soit dit entre nous, n'était déjà pas fameux. Le seul motif invoqué était celui que le programme de réarmement ne devait pas enrayer le relèvement d'après-guerre.

J'avoue ne guère comprendre les sombres prévisions économiques dont le peuple britannique était menacé, car ce relèvement d'après-guerre, de quoi est-il fait en réalité ? Composé pour qui, ce relèvement, si ce n'est pour le peuple. Ainsi, pour se relever, le peuple doit commencer par se serrer la ceinture. C'était donc un relèvement à sens unique, un relèvement du pays dont le travail, une fois de plus, supporterait seul les frais.

Il n'est pas étonnant alors de trouver incompréhensible le texte adressé à la population par le gouvernement où se trouve rappelée cette stupidité monumentale que le potentiel militaire de la Grande-Bretagne dépend de sa santé économique. Pour ce faire, il faudra diminuer les conditions de vie et pour réaliser cette réforme, dite sociale, le gouvernement est disposé à établir des contrôles et à exercer ses pouvoirs de direction de l'économie. Et le texte se poursuit, accumulant les absurdités. Témoin celle-ci : 500.000 ouvriers supplémentaires sont nécessaires pour la production concernant la défense nationale vers 1953-1954. Ce programme de réarmement aura pour conséquence une raréfaction des tissus, des textiles ménagers, des produits métalliques. On est loin des paroles d'Eden parodiant Gœring, le beurre a priorité sur les canons. L'ironie des choses, c'est que la Grande-Bretagne est dans le camp des vainqueurs.

Chaque jour d'ailleurs, apporte son beau lot d'épreuves du même genre que méditeraient avec intérêt les promis au prochain casse-pipe.

Bernard Baruch va plus loin encore lorsque dans un article publié dans le *Reader's Digest* (1) où il annonce que « la grande épreuve morale commence ». Il nous vient révéler le prix de la liberté. Il s'agit pour lui de ne pas se cramponner à de « misérables intérêts ? » à « notre pauvre petit confort matériel ? » Il répète qu'il faut mobiliser toutes « nos » ressources militaires, économiques et morales. Il n'hésite pas, cela va de soi, à joindre quelques réflexions à l'adresse du favoritisme, de l'égoïsme et de la spéculation. Mais cela est dit avec une telle partialité que rien ne nous étonne dans ce monde où les jeux sont faits.

Mais voici venir le malin avec ses gros sabots, car « il » entend faire supporter la défense de la paix — traduire préparation à la guerre — par tous ceux qui produisent et traduisent, selon sa belle expression, la plus grande partie de ces ressources : population, production en acier, houille et produits chimiques, dans le langage des réalités militaires.

A l'entendre, les Russes sont à la veille d'occuper l'Europe, mais si eux, d'après Baruch, ont assez d'esprit de discipline pour « faire passer les canons avant le beurre », les populations d'Europe, elles, sont trop attachées à leur standing de vie. Elles remettent sans cesse au lendemain, depuis bientôt cinq ans que la guerre est terminée, « un choix qu'elles ne peuvent pas éluder ». Notre journaliste n'hésite pas d'affirmer que « nous sommes bien obligés de choisir entre le beurre et la paix ». La paix pour lui, ce sont les canons. On s'en doutait un peu.

La grande épreuve morale est déjà commencée. Nous y reviendrons. En attendant, faisons remarquer à notre professeur de morale « restrictive » que nous le constatons *de visu* par la lecture des bilans des Sociétés Anonymes, par l'aveu presque cynique des dépenses fastueuses des gouvernements, par l'écho des réceptions dispendieuses des maîtres de l'heure, par les déplacements sans discontinuer des hommes d'Etat, par tout le train de vie de ceux qui exploitent le labeur humain et qui rechignent à donner un salaire décent aux travailleurs qui leur amassent, stupidement, des richesses sans limites ou les font vivre dans un luxe éhonté. C'est cela, la grande épreuve morale qui se traduit dans la réalité d'aujourd'hui par ce slogan renouvelé des canons d'abord... du beurre ensuite.

On sait ce que cela veut dire. Que ce soit hier dans les régimes fasciste ou national-socialiste, aujourd'hui dans les démocraties, c'est toujours l'exploitation de la misère des hommes et l'usage des balles ou des gaz lacrymogènes pour ceux qui revendiquent un standing de vie plus humain.

HEM DAY.

(1) Avril 1951.

Des amis m'écrivent pour me demander ce que devient la revue *Pensée et Action*. Elle n'attend que le bon vouloir des uns et des autres pour repartir. Elle a besoin de l'aide des camarades, mais il serait bon, avant tout, que chacun règle son dû. Cette négligence coupable est en train de tuer la revue. Vous en rendrez-vous complice?

H. D.

DANS LA JUNGLE AUTORITAIRE

Propos d'un Paria

TROP TARD... IL EST PASSÉ!

C'est Louis-Ferdinand, de retour d'un voyage en U. R. S. S. qui résumait ainsi ses impressions: « Vive la III[e] pourrie! »

Certes, pour être pourrie, elle l'était, la troisième! Mais, par comparaison avec celle que nous subissons actuellement, on serait presque tenté de répéter avec l'auteur de « Bagatelles pour un massacre »: Vive la III[e] et avec, évidemment, toute l'ironie qu'il mettait dans cette exclamation.

C'était pourtant pour sauver cette Marianne en décomposition que les « gars du 12 février » se sont heurtés aux « voyous » de La Rocque et aux flics de Chiappe et qu'ils étaient prêts dernièrement à pourfendre les « voyous » de de Gaulle et les sbires de Baylot.

Cette continuité dans la volonté de sauver un régime qu'ils abhorrent vaut son pesant de caviar. Il est certain que pas mal de ces « républicains à tout crin » ont beaucoup plus à perdre qu'à gagner à un changement de régime. Le métier de révolutionnaire en pays capitaliste nourrit son homme.

Ce qu'il y a aussi de curieux, c'est que les slogans ne changent pas.

« Il faut barrer la route au fascisme! » qu'ils disaient hier et qu'ils répètent aujourd'hui, les gars!...

Car le colonel a été remplacé par le « grand » général!

Le fascisme! De Gaulle dictateur? Balivernes.

Et puis, il y a belle lurette qu'il est passé le fascisme. Et que les dictateurs sont justement ceux-là qui gueulent le plus fort.

Si nous n'avons pas la dictature d'un homme, nous avons celle des partis. La plupart des mesures, lois, décrets pris depuis la libération ne sentent-ils pas le totalitarisme à plein nez?

Liberté, liberté chérie!...

Nous avons, paraît-il, des libertés à défendre. Lesquelles?

Il serait plus juste de dire que nous en avons pas mal à reconquérir, ne serait-ce que la liberté d'expression que les maîtres du jour ont envoyée, avec les autres, au rayon des vieilles lunes.

Heureusement, il reste un espoir, c'est que les dictateurs à la curée s'empoignent à belles dents... et qu'ils en crèvent.

Chimère, direz-vous? Peut-être. Mais que serait la vie sans espérance?

Pierre MUALDES.

LE PROFANATEUR

La mort de George VI, ses obsèques, sa succession au trône devaient bougrement intéresser les Français républicains puisque la presse quotidienne a gavé ses lecteurs durant une semaine des moindres détails se rapportant à ces événements d'importance. Et les Anglais? Il paraît qu'ils étaient tous en larmes pour le roi et en adoration devant la nouvelle reine. Sauf un pour le moins. Celui-là a voulu protester contre la « commercialisation » des funérailles royales. En refusant d'observer les deux minutes de silence ordonnées alors qu'il se trouvait dans Fleet Street. On a voulu l'écharper d'abord. Il fut traduit devant le tribunal ensuite où on lui tint ce discours: « Nous sommes fiers, dans ce pays, de la liberté de parole et des autres libertés dont nous jouissons, à condition, toutefois, de ne pas toucher aux libertés des autres, par l'expression de votre point de vue vous vous êtes rendu coupable d'avoir provoqué du désordre. » Rien que la liberté de ne pas avoir d'opinion personnelle. A tout le moins de ne pas l'exprimer. Ces deux minutes ont valu à Anthony George une livre d'amende. Environ 28.000 francs de l'heure au cours du change. C'est cher!

VOTEZ POUR EUX ! VOTEZ POUR MOI !

L'aventure de ce Tacnet, élu député sous le nom de Ducreux, n'est tout de même pas piquée des vers! Peu scrupuleux il avait véritablement l'étoffe d'un politicien. Sa mort nous prive peut-être d'un ministre des Finances qui aurait su tirer le char de l'Etat hors du bourbier où il s'enlise chaque jour davantage. Dans l'affaire, ceux qui ont meilleures mines, ce ne sont point tant les collègues que les électeurs. Ces derniers, bien entendu, ont l'habitude. Ils en ont déjà vu de toutes les couleurs.. Et si le nombre des « votards » diminue d'élections en élections, ceux qui restent n'ont plus qu'à s'esbaudir d'une si fine plaisanterie. A ce sujet il est amusant de rappeler l'initiative prise par Zo d'Axa, en 1898, de présenter aux suffrages populaires l'âne blanc prénommé Nul. L'âne fut élu. Sur le papier, il va de soi, car il s'agissait d'une addition comprenant les bulletins blancs, les bulletins nuls, les abstentions. « Voix et silences qui normalement se réunissent pour signifier ou le dégoût ou le mépris ». Cela faisait, déjà, une confortable majorité. Les électeurs du demi-siècle éliraient aussi l'âne Nul. Sous le nom d'un quelconque Ducreux.

ILS EN ONT UN EUX AUSSI !

Est-ce la faute de la fameuse « loi des séries? En tout cas les purs nationalistes (il en reste encore quelques-uns dans la presse) se réjouiront et feront observer que le Palais-Bourbon n'a pas l'exclusivité des pantalonnades. En Allemagne on sait y faire également. Un ancien gauleiter nazi du nom de Fritz Roessler avait échappé au zèle des épurateurs. Il eût pu se tenir tranquille et digérer en paix. Ce qu'eussent fait volontiers ses victimes. Il aimait les parlotes et les honneurs. C'est ce qui l'a perdu. Il commença par assurer son décès... par écritures publiques. Ressuscitant sous le nom de Franz Richter il commença par se remarier avec sa veuve pour devenir le beau-père de ses propres enfants. Jusqu'ici la situation n'est que vaudevilesque. Ce n'était pas suffisant à son gré puisque la tarentule politique l'avait si bien piqué qu'il adhéra au parti néonazi et se fit nommer député au Bundestag. Tout a une fin, même l'imposture. Le gaillard est en prison et son parti privé d'un de ses membres les plus influents. Avouez qu'à Bonn aussi l'âne Nul avait sa petite chance.

INFORMATION

En ouvrant son journal le matin le lecteur peut lire, à peu près chaque jour des nouvelles de ce genre: « La première bombe atomique fabriquée en Angleterre sera essayée cette année en Australie. — L'Italie va bientôt fabriquer des fusées en Sardaigne. — La Yougoslavie se lance à son tour dans la course atomique, etc... » Comment s'étonner (après avoir ainsi constaté la préparation méticuleuse de l'assassinat collectif) de la pullulation de modestes entreprises individuelles titrées ainsi: « Un bandit de 18 ans assassine sa propriétaire. — Deux gangsters armés et masqués dévalisent des cultivateurs. — Un Roumain blesse grièvement son ancien patron. — Un chaudronnier poignarde son amie, etc... » L'exemple vient de haut mais seuls, dans tous les cas, les petits trinquent. Vous direz peut-être que c'est là leur rôle puisque cela dure depuis si longtemps. Bien sûr. Encore est-il heureux de trouver parfois, dans le même journal, la note gaie. Celle-ci, par exemple: « Parce qu'il aimait mieux construire que dormir... Eugène le Jeune, vacher du Finistère et « cheminot-castor », a bâti huit maisons à lui tout seul, durant ses heures de loisirs. » Avec la photo de ce fada, s. v. p.

O JUSTICE !

Marie et François Mayoux, instituteurs, signent une brochure pacifiste vers 1917 au nom de leur syndicat. Ils sont poursuivis, emprisonnés, révoqués. Rien que de plus normal sous le Tigre ou ses semblables. Amnistiés en 1919, réintégrés en 1924 ils ont versé, pour assurer l'intégralité de leur retraite, comme tous les réintégrés, les sommes afférentes aux sept années de révocation. Postiers et cheminots, dans leur cas, obtiennent le droit à l'avancement, régulier chez les fonctionnaires. Les Mayoux, eux, l'attendent encore

malgré les promesses de 1924 et l'amnistie de 1937. Ce qui fait qu'aujourd'hui leur retraite est inférieure à celle d'un instituteur pour une sanction disciplinaire datant de 34 ans et amnistiée six fois. Nous protestons ici. Nous demandons à nos lecteurs qui ont la possibilité de protester dans des journaux, assez libres pour le faire, de nous imiter. Pour les syndiqués d'intervenir dans leurs syndicats pour faire rendre justice à nos vieux amis.

CAS SIMILAIRE

Un autre de nos amis, lui aussi ancien instituteur, et aussi pacifiste convaincu puisqu'il s'agit de Louis Hobey, auteur de « La guerre c'est çà », et militant ardent de la paix et du syndicalisme avant la seconde guerre mondiale. A la retraite proportionnelle il dut pour vivre décemment entrer professionnellement dans une mairie comme secrétaire. Tout aurait bien été si Monsieur le Maire n'avait pris ombrage des activités extérieures de son employé. Il le révoqua, purement et simplement, sans indemnité. Ce geste d'autocrate a entraîné un pourvoi en Conseil d'Etat déposé par la Fédération des secrétaires de Mairie. Depuis Hobey vit avec une retraite incomplète car, s'il a obtenu un nouveau titre de pension le maire, obstiné, en a fait différer le paiement. Il est bon d'associer ce cas d'arbitraire à la protestation que nous élevions dans l'écho précédent.

PREMIER SOURIRE

Les sourires de Claude
M'ont toujours pénétré
D'une émotion chaude
Et d'un plaisir sacré.

O sourire! ô première
Envolée vers le jour!
Appel à la lumière
Et caresse à l'amour!

Quand sa lèvre s'étire
Et qu'on la voit s'ourler
De ce charmant sourire
Où perle un peu de lait.

Tout dans mon entourage
S'ensoleille à la fois
Pour fouetter mon courage
Et ranimer ma foi...

Et mon âme s'égaie
Au spectacle troublant
D'un enfant qui bégaie
Dans son petit lit blanc.

P.-V. BERTHIER.

FRANCE FOR EVER

Il n'est pas besoin de longs discours pour démontrer que la France — sous la quatrième République — est le pays le plus pacifique du monde. Les preuves abondent. Voici, à titre documentaire, un aperçu de l'écart entre les charges de réarmement acceptées par les Etats et les charges, plus élevées, que les « Sages » recommandaient d'assumer (les chiffres indiquent la proportion des dépenses militaires par rapport au revenu national). La première colonne est réservée aux chiffres gouvernementaux, la seconde à la recommandation des « Sages »:

France	9,8 %	10,6 %
Belgique	5,1 %	8 %
Italie	5,7 %	6,5 %
Norvège	4,7 %	5,4 %
Danemark	2,81 %	3,7 %
Canada	8,6 %	9,4 %

Cinq des gouvernements intéressés ont fermement refusé d'accepter pareilles recommandations. La Belgique entre autres s'est montrée franchement aigre-douce. La France, par contre, a été la seule à consentir à porter de 1.070 à 1.120 millions son effort militaire. A nos poches!

MOWGLI.

Les petits paysans

NOUS entendons par là ceux qui, propriétaires, fermiers ou métayers exploitent des terres de superficie réduite, de qualité secondaire, ou qui ne possèdent pas le capital nécessaire pour outiller leur exploitation.

Disons que toutes les petites exploitations organisées sur des terres fertiles, bien rassemblées et de gros rendement connaissent la prospérité; que là même où elles sont en difficulté par insuffisance d'équipement, il ne tient qu'à ceux qui les exploitent de sortir de cette situation par la coopération.

Quant aux premières économies elles sont condamnées à l'abandon ou à la centralisation. Les meilleures seront absorbées par des exploitations voisines et stables. Les autres retourneront à la friche ou seront réalisées par les Services des Eaux et Forêts. En dépit de tous les discours l'agriculture marche vers la centralisation, partout où des exploitations déficiantes cessent d'être « rentables ».

A ce sujet expliquons-nous clairement: Qu'est-ce qu'une exploitation non rentable? C'est une propriété dont l'exploitation ne laisse aucun bénéfice ou des profits insuffisants. Est-ce à dire que l'exploitation de ces sols est sans intérêt pour la consommation? Non. Mais en régime capitaliste, là où l'exploitation n'est pas rentable, on est obligé de l'abandonner quelle que soit la qualité ou l'intérêt de sa production; ce qui ne serait pas toujours nécessaire sous un régime de distribution gratuite.

La centralisation agricole agglomère donc à des exploitations « viables » des terres de qualité secondaire qui, la plupart du temps deviendront des pacages. Mais la centralisation se réalise également sur le terrain de la coopération. C'est la formule la plus intéressante puisqu'elle intègre en des économies « d'entr'aide » des exploitations dispersées.

Coopératives d'achat et de vente, de fabrication, de mise en commun de matériel. Il est à souhaiter que cette coopération active s'oriente peu à peu vers une forme d'exploitation en commun d'économies individuelles ou familiales.

Enfin, si difficiles que soient parfois les conditions d'existence de la petite paysannerie, nous ne pouvons l'orienter que vers des fins coopératives. La concentration agricole n'est pas une menace pour les petits exploitants, mais un avertissement qui peut donner les meilleurs résultats; c'est-à-dire: dissiper les préjugés, ouvrir les yeux à l'égoïsme et entraîner la paysannerie vers la forme la plus heureuse de la vie agricole: l'association, la coopération.

Quand les paysans seront pénétrés par l'esprit coopératif, par un sentiment d'entraide, peut-être qu'alors le problème de la consommation leur apparaîtra dans ses nécessités à la fois physiques, sociales et humaines.

Les libertaires sont aussi hostiles à la propriété agricole qu'à la propriété industrielle. L'usine comme les champs sont des terres de production. Comme telles elles appartiennent aux consommateurs.

Tous les producteurs de l'usine ou des champs doivent être, sans privilège d'aucune sorte, *les artisans bienfaisants de la prospérité et de la sécurité sociale.*

Le Grand problème de l'agriculture, qui est le problème initial, est celui-ci: Comment mettre à la disposition des consommateurs le maximum de biens de consommation? Comment les produire et les distribuer de telle façon que tous les besoins soient couverts et que les producteurs retirent de leurs efforts la sécurité sociale maxima?

Toutes les autres luttes sont des guerres qui commencent au village pour s'étendre bientôt à la terre entière.

Gaston BRITEL.

Libertaires et pacifistes

en Roumanie

(*Suite*)

En Bucovine, province roumaine annexée jusqu'en 1919 à l'Autriche-Hongrie, et qui a subi l'influence de la culture allemande, les œuvres de Muehsam, Landauer, Pierre Ramus, Rudolf Rocker, Max Nettlau ont beaucoup plus pénétré parmi les anarchistes. Les jeunes surtout ont émigré et certains d'entre eux sont allés en Espagne durant la guerre civile de 1936-38, où ils ont rencontré des « légionnaires » fascistes roumains qui combattaient dans les rangs de Franco.

En Transylvanie nous pouvons retenir le nom de Victor Arady, publiciste hongrois à tendances libertaires qui a étudié les rebellions des paysans roumains sous la domination des Habsbourgs. Attiré par le mirage communiste, il a disparu ensuite quelque part en Union Soviétique.

Généralement les véritables libertaires de Roumanie devaient chercher ailleurs un milieu plus favorable. Ils ont émigré pour la plupart vers l'Occident et surtout vers l'Amérique du Nord. Marcus Graham, rédacteur du périodique *Man*, de San-Francisco, est d'origine roumaine. Dans son *Anthologie des poètes révolutionnaires*, il a publié une poésie de George Cosbuc : « Nous voulons la terre », qui est le cri des paysans roumains réclamant le partage des grands domaines des boyards. Il y a aussi Joseph Jshill. C'était un jeune ouvrier typographe de Botosani, qu'il a quitté il y a quarante ans, pour réaliser en New-Jersey cette magnifique collection d'ouvrages libertaires, ces livres parfaits du point de vue graphique et artistique, qu'il a traduits, annotés et imprimés lui-même, et qui sont appréciés non seulement dans tous les milieux anarchistes, mais aussi par les plus exigeants bibliophiles.

De même Panaït Musoïu — prononcer Mouchoïou — la plus éminente figure anarchiste de Roumanie, a fait son apprentissage à l'étranger. Il a vécu quelque temps à Bruxelles vers la fin du siècle dernier et de retour à Bucarest, il a dirigé avec le docteur P. Zosin, *Miscarea Socialä*, une des premières revues roumaines (après *Contimporamul* de Ion Nadejde) consacrées aux nouvelles questions sociales. Le docteur P. Zosin, établi à Yassy, est devenu le promoteur du positivisme d'Auguste Comte. Musoïu a continué, on peut le dire, tout seul, l'œuvre de diffusion des idées libertaires par la *Revista Ideei* dont la collection de 1900 à 1916 constitue une véritable encyclopédie.

D'esprit éclectique, Musoïu fut au début socialiste et se trouva en relations avec les survivants de la première Internationale. Il a réuni en deux brochures: *Orientation* et *Autres horizons*, ses articles de critique sociale. Ensuite il s'est dirigé vers les sources diverses de l'anarchisme en traduisant les auteurs les plus caractéristiques depuis Bakounine et Kropotkine jusqu'à Malatesta et Sébastien Faure, sans négliger les œuvres d'histoire, de sociologie, de littérature qui peuvent aider à la diffusion des idées et de l'esprit libertaires. Il a publié une centaine d'ouvrages, en éditions populaires, qu'il répandait avec persévérance dans tous les milieux. Avant même la systématique propagande socialiste et communiste en Roumanie il a contribué, par ses traductions, à cette élémentaire culture sociologique que les jeunes générations trouvaient dans la collection de la « Bibliothèque de Revista Ideei ».

Très peu de ces jeunes gens sont restés fidèles à Panaït Misoïu. Ils étaient captés ensuite par les partis politiques, mais le tenace traducteur continuait à diffuser ses brochures, généreusement, en ajoutant aux « classiques » libertaires, les classiques de la littérature et de la philosophie universelles. Souvent il donnait aussi des textes curieux comme les *Mémoires de Judas Iscariote*, des extraits de Platon ou de Léonardo de Vinci. Mais il n'oubliait pas *Walden* de Thoreau, *Morale fondée sur les lois de la nature* de Deshumbert, le *Petit manuel individualiste* de Han Ryner, les études d'Antioco Zucca, de Jean Maréchal, d'Auguste Boyer, de Bertrand Russel, les pages pathétiques de Most, de Lafargue, de Reclus, de Cœurderoy, de Grave, de Paraf-Javal, et les livres d'éducation rationaliste, de morale anarchiste, de vulgarisation scientifique, de philosophie humaniste (Paul Gille), et même des nouvelles et des romans qui développent l'esprit critique: *Que faire?* de G.-N. Tchernichewsky, *Les Mauvais Bergers* d'Octave Mirbeau, les *Mémoires* de Silvio Pellico. Il faudrait citer encore d'autres noms et titres pour montrer comment Musoïu a su choisir dans tous les domaines ce qui pouvait être utile à l'action de libération intellectuelle et sociale, à la diffusion de la culture profondément humaine dans les couches dénommées populaires.

(*à suivre*)

Eugen RELGIS.

MANIÈRES DE VOIR

Brasser les idées, provoquer des controverses sur ces idées, et par cela même rendre le journal vivant, est un des buts de *Contre-courant*. Les articles insérés dans cette rubrique n'auront certes point l'agrément de tous nos lecteurs, mais il ne peut en être autrement si nous voulons avoir dans notre organe un coin réservé à la libre discussion ou à la controverse courtoise.

LE PACIFISME ET LA PAIX

Chacun sait que les peuples n'ont jamais eu un goût marqué pour la guerre, et qu'aujourd'hui comme autrefois ils aspirent à la paix. Cette vérité de La Palice, que nul n'ignore, les beaux parleurs s'évertuent à en faire leur propre découverte, « révélant », à qui veut bien les écouter, que des populations entières sont lasses de la guerre.

Mais ces faux apôtres, se gardant bien d'aller trop loin dans l'analyse d'un problème pour lequel l'éloquence ne résout rien, omettent d'ajouter: si les peuples n'ont jamais *désiré* la guerre, cela ne les a pas empêché de la faire chaque fois que leurs dirigeants l'ont décidée. Ils ne l'ont jamais appelée de leurs vœux, mais toujours ils ont accepté de la faire. Admettons même, pour être indulgent, que ne l'ayant jamais vraiment acceptée, ils l'ont subie, ce qui atténue la portée de leur responsabilité. Peu importe. Ce qui compte ici, c'est d'avoir à constater *qu'ils l'ont faite*, et que le cas échéant (trêve de romans-feuilletons), dans la conjoncture économique et sociale actuelle, si leurs dirigeants en décidaient ainsi, *ils la referaient!*

Si cette conjoncture économique et sociale, sous tous les cieux et dans tous les régimes existant à ce jour, doit être à l'origine d'un nouveau conflit mondial, c'est donc à elle, qu'il faut s'en prendre au lieu d'affirmer, avec grandiloquence, vouloir développer un désir de paix qui existe effectivement, et que le bon sens naturel empêchera toujours de disparaître. Ce désir, il n'est plus que de le satisfaire, non pas seulement par des formules verbales et sans portée, exprimant cette aspiration individuelle commune à tous les hommes: *vivre en paix*, mais par une action qui rende la paix possible en supprimant les causes morales, matérielles et politiques de la guerre.

Les hommes d'Etat, qu'ils soient « orientaux » ou « occidentaux », ont tellement bien compris les sentiments pacifiques des peuples, qu'ils sont les premiers, pour grandir leur prestige et *renforcer leur puissance*, à adopter ce slogan galvaudé par les pires ennemis de la paix: « A bas la guerre! » Leurs puissance se traduisant par l'oppression économique, sociale, politique et morale des peuples, leur « paix » n'est autre chose que la *guerre sociale* dont ils sont les bénéficiaires — et dont la guerre « impérialiste » n'est qu'un des aspects. Tout en ne désirant pas la guerre pour elle-même, dont l'issue réserve toujours des surprises, ils sont en tout temps prêts à la déclencher, si de son déclenchement peut dépendre le maintien ou l'extension de leur puissance. Elle constitue en soi un pis-aller auquel les dirigeants recourent bien volontiers. Non par plaisir, certes, mais par nécessité. Il n'y a donc pas lieu de s'attarder aux initiatives « pacifistes » des puissants, car elles tendent à cacher de bien cruelles réalités.

Cependant, au-dessus des fractions politiques, des hommes d'Etat, des cartels industriels et financiers, il existe un courant d'idées profondément pacifiste, dénué de toute arrière-pensée politique, de toute volonté de domination : c'est celui qui, englobant une partie de ceux qui suivirent Garry Davis, va jusqu'aux objecteurs de conscience. C'est le seul courant auquel nous accorderons assez de crédit pour lui consentir des explications détaillées, afin de démontrer son inconsistance et les dangers qu'il présente.

Ce courant présente des dangers parce qu'il s'adresse à la partie la plus saine de l'opinion, parce que chez les mieux intentionnés il entretient des illusions qu'il faut absolument détruire pour que soit atteint le but qu'il se propose: réaliser la paix. Ses adeptes surgissent de milieux forts divers, et se rencontrent chez les athées les plus résolus comme parmi les déistes les plus enracinés dans leur foi. Pour les uns et les autres, et à quelques nuances près, la guerre peut être évitée dans le cadre social actuel, ou tout au moins sans qu'il soit nécessaire de procéder avant tout à la révolution sociale. Ce qui revient au même.

Il suffirait, selon eux, que tous les hommes de bonne volonté décident d'organiser la paix. Mais les choses ne sont pas si simples, et la bonne volonté ne suffit pas.

Etant établi que la réalisation d'une paix durable dépend de la disparition des forces d'oppression qui causent ou déclenchent les guerres, c'est à la destruction de ces forces qu'il faut travailler sans délai. Si les « hommes de bonne volonté » continuent à se contenter de clamer bien haut leur amour de la paix, sans s'engager dans l'action révolutionnaire qui détruira les causes de guerre, ils seront, comme par le passé, submergés, détruits eux-mêmes par cette guerre, contre laquelle ils n'auront rien fait d'efficace.

HENRI BOUYE.

Prochain article : La violence révolutionnaire.

LES NOUVELLES PACIFISTES

RUTH REYNOLDS

L'Internationale des Résistants à la guerre *a prié tous les journaux amis de signaler à leurs lecteurs le cas tragique d'une Américaine, originaire de South Dakota, menacée d'un long emprisonnement pour avoir assisté à une réunion du parti nationaliste de Puerto-Rico, île où elle avait établi sa résidence depuis 1948.*

Les milieux pacifistes puertoricains ignorent la vérité sur cette affaire qui semble — au travers d'un procès politique — viser une militante pacifiste convaincue et dévouée qui pratiqua son métier d'assistante sociale parmi les nègres si réprouvés aux U. S. A.

L'île de Puerto-Rico est indépendante, mais en réalité le gouvernement américain y règne en maître. Une loi punit de dix ans de prison et 10.000 dollars d'amende quiconque tentera d'abolir le gouvernement de l'île par la violence. Le « crime » d'intention, laissé à l'appréciation de juges, permet d'établir une sorte de terreur qui paralyse les plus entreprenants.

Le 2 novembre 1951 Ruth Reynolds fut arrêtée par 40 policiers armés sous l'accusation d'être membre du parti nationaliste, d'avoir conseillé, en décembre 49 et octobre 50, le renversement du gouvernement, d'avoir dans ce but offert sa vie et sa fortune, enfin d'avoir voyagé, le 26 octobre 1950, dans une auto portant des armes et des bombes en vue d'une révolution.

Arrestation et détention sont entachées d'illégalités. La prisonnière est affamée et logée dans des conditions déplorables.

Lorsque le 17 août 1951 Ruth comparaît devant ses juges elle participe à sa défense assurée par Conrad J. Lynn. « Ma tâche est de comprendre et d'interpréter, pas de condamner, dit-elle. Jamais je n'ai eu de relations organiques avec le parti indépendant ni le parti nationaliste. » Malgré le manque évident de preuves elle fut condamnée de « 2 à 6 ans de prison » pour avoir violé la loi en levant la main (parmi 500 assistants non poursuivis) dans une prestation de serment au cours d'une réunion du parti nationaliste.

Ce verdict, dont C. J. Lynn fera appel devant la Cour suprême des U. S. A., menace l'avenir de la liberté civile à Puerto-Rico.

On peut écrire à Ruth Reynolds, Apartabo 326, Arecibo Prison, Puerto-Rico. Les messages lui sont remis, mais les lettres courtes recommandées à cause de la censure.

AMIP. — Bulletin d'informations mondialistes paraissant le mercredi. Abonnements: 3 mois, 300 fr. — 6 mois, 600 fr. — 1 an, 1.000 fr., 6, boulevard Poissonnière, Bureau 321, Paris (9e). C. C. P. Amip 4664-20 Paris.

LES PURS

Ils œuvrent pour l'idéal. Malgré l'incompréhension et les railleries, ils luttent avec foi, lançant leurs généreux appels par-dessus les mares croupissantes.

Pauvres, trahis, calomniés, ils portent néanmoins dans le cœur un monde fraternel. En leur solitude, l'homme se révèle mieux et l'art s'ennoblit.

Chaque effort les soulage, chaque souffrance les grandit. La foule des arrivistes ne corrompt point leurs pensées. Ils cherchent la vérité, obstinément, et n'acceptent aucune soumission.

Aux lâches, ils opposent une inébranlable sérénité. Souvent meurtris, nul coup n'émousse pourtant leur volonté. Le ventre creux, en butte à mille vexations, ils ont l'audace de vivre hors du troupeau.

Devant eux se ferment bien des portes. Repoussés par la « faiseuse de gloire », qui soutient les valets, ils se battent dans l'épuisant et cruel silence. Leurs chants ne trouvent pas d'écho.

La société peut les écraser; ils sont encore plus forts que cette masse aveugle, puisque leur liberté est source d'univers intérieurs où la beauté donne au devoir son véritable sens.

Jean SOUVENANCE.

AU NUMERO D'AVRIL: « Pourquoi je refuse d'être soldat », par Jean Van Lierde; « Le Syndicalisme et les Intellectuels », par Marcel Guenec; « Lettre au ministre de la Santé publique », par Paul Reboux; « Coué ou Pavlov? », par A. Barbé. Des vers de Henri Frossard, un dessin de Maurice Montet, etc...

L'ECHO

Je m'en allais sur le chemin
De la Liberté, dans la plaine,
Chantant, sifflant comme un gamin
Insouciant, à perdre haleine,
Lançant ma note à travers champ
Sans regarder à la dépense
Et l'écho renvoya mes chants.
Je dis : « Est-ce ma récompense ? »
Et l'écho me répondit : « Pense ».

Et j'ai pensé — car un troupeau
Passait, qu'un berger menait paître —
Que c'est sous le même drapeau
Que les moutons changeaient de maître.
Faut-il hurler avec les loups ?
Chasse à l'homme se perpétue.
Toujours pour les mêmes les coups,
C'est toujours l'atroce battue...
Et l'écho me répondit : « Tue ».

Me faut-il laisser bâillonner
Sous prétexte de discipline
Par des pontifes acharnés
Au nom de haineuses doctrines,
Eux qui ne songent qu'à sévir
Et brisent tout ce qui m'enchante,
Me faut-il laisser asservir,
Obéir à leurs voix méchantes ?
Et l'écho me répondit : « Chante ».

Je veux chanter le genre humain,
Rendre les hommes raisonnables,
Et non pas me muer, demain,
En criminel abominable.
Je vous dis : « Non, non, jamais,
N'emploierai de moyens extrêmes.
Comme hier, je veux désormais
Rester pur et rester moi-même. »
Et l'écho me répondit : « Aime ».

Maurice HALLE.

ISRAEL second souffle ou souffle étatique?

Ce n'est un secret pour personne qu'Israël est en proie à de grandes difficultés dont la principale est la phénoménale immigration. En 1948 la population israélienne était de 600.000 habitants. Elle est en 1952 supérieure à 1.500.000 et a ainsi doublé en l'espace de quatre ans. Jamais aucun pays, occidental ou oriental, n'a eu à faire face à un tel afflux de population en si peu de temps.

Pour résoudre ces difficultés Israël avait le choix: solution étatiste ou solution collectiviste. Le fait que certains précurseurs du sionisme aient été des socialistes authentiques, que les Juifs soient très perméables aux doctrines révolutionnaires, ont pu faire s'illusionner des anarchistes, et n'avons-nous pas lu il y a quelques années, sous la plume d'un de nos camarades, une invitation à nous rendre dans ce pays jeune, bouillonnant, pour y créer des foyers anarchistes appelés à un immense avenir dans ce Moyen-Orient en pleine fermentation.

L'heure des illusions est passée. Il nous faut ouvrir les yeux. Un récent contrat commercial, passé entre l'Etat d'Israël et une compagnie britannique pour l'exploitation des minerais de la mer Morte — fournisseur d'engrais de tout le Moyen-Orient — nous montre la tendance actuelle de l'évolution de cet Etat. Dans cette association 51 % des parts appartiennent à Israël, 26 % à la compagnie capitaliste anglaise, quant au déficit, il sera couvert par un emprunt accordé par la banque américaine Import-Export Bank. Nous assistons donc à une étatisation progressive mitigée d'un capitalisme occidentalisé (lire anglo-saxon).

L'analyse du sort des collectivités agricoles et du mouvement ouvrier est plus intéressante encore. Nous nous appuierons, dans le cas présent, sur la documentation que David Catarivas a donnée, dans l'*Observateur* du 10 janvier 1952, sous le titre : Israël cherche son second souffle.

« Le kibbouts (collectivité agricole), *dit-il,* a pu sauver le principe de la collectivité et ne pas s'abaisser à employer de la main-d'œuvre, mais il souffre lui-même d'un mal plus grave qui risque de l'emporter, malgré la sauvegarde des principes. » Et là l'auteur fait allusion aux luttes intestines d'origine politique. Dans les colonies collectivistes les deux tendances du mouvement ouvrier sont représentées : Mapaï, socialistes gouvernementaux et Mapam, socialistes de gauche oppositionnels, pro-soviétiques. Dans certains kibboutsim le Mapam avait la majorité, dans d'autres le Mapaï, mais tous étaient rassemblés dans une organisation unique: la Confédération générale des colonies collectivistes.

« La lutte que se livrent au parlement et à la Histadrouth (Confédération générale du travail israélienne) les deux partis ouvriers, *poursuit David Catarivas,* a eu ses répercussions au sein des colonies et l'inévitable scission s'est produite. Dans les colonies où la vie en commun est la règle on a vu des groupes se former, cesser de s'adresser la parole, se battre. Il a fallu se résoudre au « partage » des colonies. C'est là un coup très grave dont le mouvement collectiviste ne se relèvera pas. La tendance est de plus en plus à l'exploitation agricole privée dans des villages coopératifs où seuls les instruments de travail, les engrais, les machines sont propriété commune. » Ainsi c'est donc bien la politique: problèmes de gouvernement, Mapaï gouvernemental, Mapam opposition, problèmes de politique extérieure, Mapaï occidental, Mapam soviétique, qui vient de porter un coup mortel au collectivisme israélien.

En face de ce mouvement agraire, agité par les passions, que devient le mouvement ouvrier? Pas trente-six C. G. T. en Israël, une seule, la Histadrouth. La rivalité des partis ouvriers s'y retrouve, mais d'autres problèmes s'y ajoutent dont nous trouvons trace dans la documentation déjà citée: « La Histadrouth possède la plus grosse entreprise de distribution des produits laitiers et agricoles: Tnouva ...elle contrôle les coopératives de transport routier, bref il n'est pas une entreprise d'envergure en Israël qui ne soit ou sous son contrôle ou son associée. »

Se pose donc le problème des relations entre les membres de la Histadrouth dirigeant les entreprises et ceux des membres de l'organisation qui y sont employés. On leur reproche de se comporter en patrons de combat. Nous en trouvons l'illustration dans la citation suivante: « Lors de la grève des marins, qui vient de se terminer par la capitulation de ceux-ci, l'argument-massue employé par les représentants des grévistes était: comment la His-

tadrouth qui contrôle la Compagnie de Navigation peut-elle prétendre en même temps défendre les intérêts de celle-ci et ceux des marins? Elle trahit certainement ceux des marins car elle ne peut trahir les siens propres. » C'est l'évidence même.

Pour le moment, Etat dans l'Etat, la Histadrouth entre parfois en lutte avec le gouvernement. Mais, obéissant à la logique interne des mouvements syndicaux, et ce dans tous les pays, elle a fourni ses cadres à Israël, et elle devient, ainsi, un des instruments les plus sûrs de la domination de l'Etat sur les travailleurs.

Certes « ...Israël est dans le Moyen-Orient la plus passionnante expérience », mais cette expérience apparaît lourdement hypothéquée par l'occidentalisation, l'étatisation des mouvements agraire et ouvrier. Et, si nous devons la suivre — car nous intéresse tout ce qui se passe dans le monde — nous devons le faire les yeux ouverts, grand ouverts. Car sur les mouvements révolutionnaires de tous les pays (Russie, Yougoslavie, Chine, Moyen-Orient, etc.) l'heure de la fin des illusions anarchistes a sonné.

Henri MAY.

LA VITRINE DU LIBRAIRE

LE PETIT LION, par *Jacques Prévert* (photos d'Ylla). — Nous avons tous constaté, d'une façon générale, que les livres écrits et illustrés à l'intention des petits se spécialisent dans le genre affligeant. Pour une fois, avec *Le petit Lion*, nous voilà loin du bla-bla-bla habituel et des leçons de morale à peine voilées. Le petit lion a quitté sa cage. Il s'est évadé pour connaître la jungle. Il s'égare chez les hommes... et chez les bêtes, qui vivent avec. Voilà une aventure peu banale pour un petit lion. Tout rentre dans l'ordre, d'ailleurs, pour finir. Par la faute des hommes. Je vous recommande ce livre si vous avez un cadeau à faire à un enfant qui commence à lire. Et ne soyez pas surpris si vous-même goûtez un plaisir réel à sa lecture. Un peu cher, peut-être, mais au prix actuel de l'impression, comment un éditeur peut-il s'en tirer s'il ne veut pas lésiner sur la qualité réunie du texte, des photographies et du papier.

LA FAILLITE DE LA GUERRE, par *R. Froger-Doudement*. — Les temps actuels ne sont pas favorables à la diffusion de la pensée indépendante. L'inexorable hausse des prix, la politique gouvernementale du papier cher ont réduit à une centaine de pages un ouvrage qui fût plus copieux à une époque plus favorable. Tel quel, il ne manque pas d'intérêt. « La guerre se dresse sur le mensonge », écrit Le Foyer dès la première ligne de sa préface. Le fait est démontré tout au long du livre. Mensonge théologique, mensonge politique, mensonge économique, mensonge biologique, mensonge patriotique, mensonge moral, les hommes n'ont rien omis pour justifier leur infernal désir de faire la guerre ou leur lâcheté de la subir. Pacifistes, procurez-vous ce livre ; il vous sera utile, vous ne le regretterez pas.

LE FLEUVE, par *Henri Frossard*. — L'auteur est l'un des animateurs du périodique littéraire et social *Faubourgs 52*. C'est déjà, là, indiquer ses tendances et son savoir-écrire. Dans le *Fleuve*, c'est un gamin qui voit arriver dans le bourg où demeurent ses parents une tante un peu fantasque qui lui révèle un « monde étrange » vivant à Valmort, village proche d'où elle vient. L'imagination juvénile aidant, il le découvre au cours de vacances mouvementées. Ce roman est attachant autant que curieux. Ses personnages bien campés. Un drame rustique en somme, traité d'une façon très personnelle, non conformiste. Signalons, en outre, le recueil de poésies que le même auteur vient de publier sous le titre *La Route* dont *Contre-courant* donnera une pièce et une illustration dans un très prochain numéro.

NOTRE AMI *Burcklé*, de Strasbourg, nous signale qu'il est sur le point de publier un roman social : *Le Pain et l'amour*.

PEER-LAVIRGULE.

Froger-Doudement : La Faillite de la guerre, 140 francs franco ; *Henri Frossard :* Le Fleuve, 380 francs franco ; La Route (tirage limité), 250 francs franco.

SERVICE DE LIBRAIRIE

Sous réserve des modifications suivantes, la liste publiée dans le n° 1 de février est encore valable. Epuisé : Stirner: *L'unique et sa propriété* — Darwin: *L'Origine des espèces*, 995 fr. — J. Vallès: l'éditeur ne livre *L'Enfant* qu'avec *le Bachelier* et *l'Insurgé*, ces deux titres pouvant être livrés individuellement.

Envoyer les fonds nominalement à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris (15e) (C.C.P. 880-87 même adresse).

Communiqués Divers

Centre « L'Unique ». — Réunions le dernier lundi de chaque mois au café du Bel-Air (angle place Bienvenue-avenue du Maine — métro: Montparnasse), à 20 heures précises.

Amis de Sébastien Faure. — L'activité du groupe s'exerce depuis plusieurs années. But: faire connaître aux jeunes la grande figure de l'orateur libertaire, diffuser son œuvre écrit, répandre les idées qu'il a défendues. Tous renseignements à Pierre Lentente, 55, rue Pixérécourt, Paris-20e.

Amis de Han Ryner. — La société, qui a pour but de porter à la connaissance du public l'œuvre philosophique de Han Ryner et d'assurer la publication de manuscrits inédits, tient régulièrement ses réunions auxquelles vous êtes cordialement invité. Renseignements à Louis Simon, 3, allée du Château, Pavillons-sous-Bois (Seine).

La Vache enragée. — *Chantons quand même*. — Sous la direction du poète beauceron Maurice Hallé, la « Vache » a installé son étable dans le sous-sol de l'Acropole (porte d'Orléans). Les samedis en soirée de 21 h. à minuit et dimanches en matinée, de 17 h. à 20 h. 30, vous y trouverez une troupe de chansonniers qui vous feront passer un agréable moment. Au piano : le compositeur George Aubert.

L'abondance des matières a fait remettre au prochain numéro l'article « Jeunes et Vieux » de l' « Anarchisme hier et aujourd'hui ».

Imprimerie spéciale de *Contre-Courant*
34, rue des Bergers, Paris-15e — *Le gérant:* HAINER.